

DES MÊMES AUTEURS

JEAN BERNABÉ

MATINOIA *poésie (oratorio créole à trois voix), Revue Europe*, 1980.

FONDAL-NATAL, *Grammaire basilectale approchée des créoles guadeloupéen et martiniquais*, Éd. L'Harmattan 1983.

GRAMMAIRE CRÉOLE (Fondas-kreyòl-la) 1559 p., Éd. L'Harmattan, 1987.

Une soixantaine d'articles d'analyse linguistique, sociolinguistique, sociolittéraire et socioculturelle (dans diverses revues locales et internationales).

PATRICK CHAMOISEAU

MANMAN DLO CONTRE LA FÉE CARABOSSE, théâtre, Éd. Caribéennes, 1981.

CHRONIQUE DES SEPT MISÈRES, roman, Éd. Gallimard, 1986.

SOLIBO MAGNIFIQUE, roman, Éd. Gallimard, 1988.

AU TEMPS DE L'ANTAN, contes, Éd. Haïer, 1988.

MARTINIQUE, essai, Éd. Hoe-Qui/Richer, 1988.

En langue créole :

JOU BARÉ, poésie, Éd. Griffon, 1976.

JIK DÈYÈ DO BONDYÉ, nouvelles, Éd. KDP, 1980.

KÒD YANM, roman, 1985.

BITAKO-A, roman, Éd. KDP, 1986.

MARISOSÉ, roman, Éd. Presses Universitaires Créoles, 1987.

KOUMANDÈ MÒ, roman à paraître, Éd. Presses Universitaires Créoles, 1989.

En langue française :

LE NÈGRE ET L'AMIRAL, roman, Éd. Grasset, 1988.

ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ

Jean Bernabé
Patrick Chamoiseau
Raphaël Confiant

Éloge de la Créolité

ur

GALLIMARD/PRESSES UNIVERSITAIRES CRÉOLES

Pour
AIMÉ CÉSAIRE
Pour
ÉDOUARD GLISSANT
ba
FRANKÉTYËN

*C'est par la différence et dans le divers que s'exalte
l'Existence.*

Le Divers décroît.

C'est là le grand danger.

V. SEGALLEN

*La somme libre enfin
de produire de son intimité close
la succulence des fruits.*

A. CÉSAIRE

*Ne soyez pas les mendiants de l'Univers
quand les tambours établissent le dénouement*

E. GLISSANT

Une tâche colossale que l'inventaire du réel!

F. FANON

PROLOGUE

Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles. Cela sera pour nous une attitude intérieure, mieux : une vigilance, ou mieux encore, une sorte d'enveloppe mentale au milieu de laquelle se bâtira notre monde en pleine conscience du monde. Ces paroles que nous vous transmettons ne relèvent pas de la théorie, ni de principes savants. Elles branchent au témoignage. Elles procèdent d'une expérience stérile que nous avons connue avant de nous attacher à réenclore notre potentiel créatif, et de mettre en branle l'expression de ce que nous sommes. Elles ne s'adressent pas aux seuls écrivains, mais à tout concepteur de notre espace (l'archipel et ses contreforts de terre ferme, les immensités continentales), dans quelque discipline que ce soit, en quête douloureuse d'une pensée plus fertile, d'une expression plus juste, d'une esthétique plus vraie. Puisse ce positionnement leur servir comme il nous sert. Puisse-t-il participer à l'émergence, ici et là, de verticalités qui se soutiendraient de l'identité créole tout en élucidant cette dernière, nous ouvrant, de ce fait, les tracés du monde et de la liberté.

La littérature antillaise n'existe pas encore. Nous sommes encore dans un état de pré littérature : celui d'une production écrite sans audience chez elle, méconnaissant l'interaction auteurs/lecteurs où s'élabore une littérature. Cet état n'est pas imputable à la seule domination politique, il s'explique aussi par le fait que notre vérité s'est trouvée mise sous verrous, à l'en-bas du plus profond de nous-mêmes, étrangère à notre conscience et à la lecture librement artistique du monde dans lequel nous vivons. Nous sommes fondamentalement frappés d'extériorité. Cela depuis les temps de l'antan jusqu'au jour d'aujourd'hui. Nous avons vu le monde à travers le filtre des valeurs occidentales, et notre fondement s'est trouvé « exotisé » par la vision française que nous avons dû adopter. Condition terrible que celle de percevoir son architecture intérieure, son monde, les instants de ses jours, ses valeurs propres, avec le regard de l'Autre. Surdéterminés tout du long, en histoire, en pensées, en vie quotidienne, en idéaux (même progressistes), dans une attrape de dépendance culturelle, de dépendance politique, de dépendance économique, nous avons été déportés de nous-mêmes à chaque pan de notre histoire scripturale. Cela détermina une écriture pour l'Autre, une écriture empruntée, ancrée dans les valeurs françaises, ou en tout cas hors de cette terre, et qui, en dépit de certains aspects positifs, n'a fait qu'entretenir dans nos esprits la domination d'un ailleurs... D'un ailleurs parfaitement noble, bien entendu, minerai idéal vers lequel tendre, au nom duquel briser la gangue de ce que nous étions. Toutefois, contre une appréciation polémique, partisane, anachronique de l'Histoire,

nous voulons réexaminer les termes de ce réquisitoire et promouvoir des hommes et des faits de notre continuum scriptural, une intelligence vraie. Ni complaisante ni complice, mais solidaire.

VERS LA VISION INTÉRIEURE ET L'ACCEPTATION DE SOI

Dans les premiers temps de notre écriture, cette extériorité provoqua une expression mimétique, tant en langue française qu'en langue créole. Indéniablement, nous eûmes nos horlogers du sonnet et de l'alexandrin. Nous eûmes nos fabulistes, nos romantiques, nos parnassiens, nos néo-parnassiens, sans même parler des symbolistes. Nos poètes s'enivraient en dérive bucolique, enchantés de muses grecques, fignolant les larmes d'encre d'un amour non partagé pour des Vénus olympiennes. Il y avait là, hurlèrent non sans raison les censeurs, plus qu'un brocantage culturel : l'acquisition quasi totale d'une identité autre. Ces zombis furent évincés par ceux qui voulaient s'inscrire dans leur biotope maternel. Ceux qui plantèrent les yeux sur eux-mêmes et notre environnement, mais là aussi en forte extériorité, avec les yeux de l'Autre. Ils virent de leur être ce qu'en voyait la France à travers ses prêtres-voyageurs, ses chroniqueurs, ses peintres ou poètes de passage, ou par ses grands touristes. Entre ciel bleu et cocotiers, fleurit une écriture paradisiaque, d'abord bon enfant puis critique à la manière des indigénistes du pays d'Haïti. On chanta la coloration culturelle de l'ici dans une scrip-

tion qui désertait la totalité, les vérités alors dévalorisées de ce que nous étions. Ce fut, désespérément, aux yeux des appréciations militantes postérieures, une écriture régionale, dite doudouiste, donc pelliculaire : autre manière d'être extérieure. Pourtant, à y regarder de près, comme s'y est d'ailleurs appliqué Jack Corzani dans son *Histoire de la littérature des Antilles-Guyane* *, cette écriture (de René Bonnerille à Daniel Thaly, de Victor Duquesnay à Salavina, de Gilbert de Chambertrand à Jean Galmot, de Léon Belmont à Xavier Eyma, d'Emmanuel Flavio-Léopold à André Thomarel, d'Auguste Joyau à Paul Baudot, de Clément Richer à Raphaël Tardon, de Mayotte Capécia à Marie-Magdeleine Carbet...) préserva charge de mèches susceptibles de porter étincelles à nos obscurités. La meilleure preuve est celle que nous fournit l'écrivain martiniquais Gilbert Gratiant, de par son monumental ouvrage créole : *Fab Compè Zicaque* **. Visionnaire de notre authenticité, il situa d'emblée son expression scripturale sur les pôles des deux langues et des deux cultures, française, créole, qui aimantaient alors à hue et à dia les boussoles de notre conscience. Et s'il fut victime, à bien des égards, de l'inévitable exteriorité, il n'en demeure pas moins que *Fab Compè Zicaque* est une extraordinaire investigation du lexique, des tournures, des proverbes, de la mentalité, de la sensibilité, en un mot, de l'intelligence de cette entité culturelle dans laquelle nous tentons aujourd'hui une plongée salutaire. Nous nommons Gilbert Gratiant et bien des écrivains

* Éditions Désormeaux, 1978.

** Éditions Horizons Caraïbes, 1958.

de cette époque précieux conservateurs (souvent à leur insu) des pierres, des statues brisées, des poteries défectives, des dessins égarés, des silhouettes déformées : de cette ville ruinée qu'est notre fondement. Sans tous ces écrivains là, il eût fallu effectuer ce retour « *au Pays Natal* » sans balises ni appuis, sans même de ces lucioles éparées qui dans les nuits bleutées guident l'âpre espoir des voyageurs perdus. Et nous soupçonnons que tous, et Gilbert Gratiant plus encore, saisirent suffisamment de notre réalité pour créer les conditions d'émergence d'un phénomène multidimensionnel qui (totalement, donc de manière injuste, comminatoire mais nécessaire, et sur plusieurs générations) allait les éclipser : la *Négritude*.

I - À un monde totalement raciste, automutilité par ses chirurgies coloniales, Aimé Césaire restitua l'Afrique mère, l'Afrique matrice, la civilisation nègre. Au pays, il dénonça les dominations et son écriture, engagée, prenant son allant dans les modes de la guerre, il porta des coups sévères aux pesanteurs post-esclavagistes. La *Négritude* césairienne a engendré l'adéquation de la société créole, à une plus juste conscience d'elle-même. En lui restaurant sa dimension africaine, elle a mis fin à l'amputation qui générerait un peu de la superficialité de l'écriture par elle baptisée doudouiste.

Nous voilà sommés d'affranchir Aimé Césaire de l'accusation – aux relents oedipiens – d'hostilité à la langue créole. Comprendre pourquoi, malgré le retour prôné « *à la haine désertée de nos plaies* », Césaire n'allia pas densément le créole à une pratique scripturale forgée

sur les enclumes de la langue française, c'est ce à quoi nous nous sommes engagés. Il ne sert à rien d'attiser cette question cruciale, et de citer, en contrepoint, la démarche de Gilbert Gratiant, lequel s'attacha à investir les deux langues de notre écosystème. Il importe que notre réflexion, se faisant phénoménologique, se porte aux racines mêmes du fait césairien : homme tout à la fois d'« *initiation* » et de « *termination* », Aimé Césaire eut, entre tous, le redoutable privilège de, symboliquement, rouvrir et refermer avec la Négritude la boucle qui enserrait deux monstres tutélaires : l'Européanité et l'Africanité, toutes extériorités procédant de deux logiques adverses. L'une accaparant nos esprits soumis à sa torture, l'autre habitant nos chairs peuplées de ses stigmates, chacune à sa manière inscrivant en nous ses clés, ses codes, et ses chiffres. Non, elles ne sauraient, ces deux extériorités, être ramenées à la même mesure. L'Assimilation, à travers ses pompes et ses œuvres d'Europe, s'acharnait à peindre notre vécu aux couleurs de l'Ailleurs. La Négritude s'imposait alors comme volonté têtue de résistance tout uniment appliquée à domicilier notre identité dans une culture niée, déniée et reniée. Césaire, un anticréole ? Non point, mais un *anté-créole*. C'est la Négritude césairienne qui nous a ouvert le passage vers l'ici d'une Antillanité désormais postulable et elle-même en marche vers un autre degré d'authenticité qui restait à nommer. La Négritude césairienne est un baptême, l'acte primal de notre dignité restituée. Nous sommes à jamais fils d'Aimé Césaire.

Nous avons adopté le Parnasse. Avec Césaire et la Négritude nous primes pied dans le Surréalisme¹. Il serait assurément injuste de considérer le maniement par Césaire des « Armes miraculeuses » du Surréalisme comme une résurgence du bovarysme littéraire. En effet, le Surréalisme a fait exploser les cocons ethnocentristes, et a constitué en ses fondements même une des premières réévaluations de l'Afrique opérées par la conscience occidentale. Mais, que le regard d'Europe dût en définitive servir d'intermédiaire à la remontée du continent d'Afrique enseveli, c'est cela qui pouvait faire craindre le risque d'une aliénation renforcée, à laquelle il y avait peu de chances de réchapper sauf à être un miraculé : Césaire, en raison précisément de son génie immense, trempé au feu d'un langage volcanique, ne paya jamais tribut au Surréalisme. De ce mouvement, il devint, au contraire, l'une des figures les plus incandescentes, de celles qu'on ne saurait comprendre en dehors de toute référence au substrat africain ressuscité par la puissance opératoire du verbe. Mais le tropisme africain n'a nullement empêché Césaire de s'inscrire très profondément dans l'écologie et le champ référentiel antillais. Et si son chant ne s'est pas déployé en créole, il n'en demeure pas moins que sa langue, soumise à une lecture nouvelle, notamment dans *Et les Chiens se taisaient*², se révèle moins imperméable qu'on ne le croit généralement aux émanations créoles de ces maternelles profondeurs.

— La Négritude, hors le flamboiement prophétique de la parole, n'exposa aucune pédagogie du Beau, ce dont, en fait, elle n'eut jamais le projet. À la vérité, la force

prodigieuse qui émanait d'elle se passait d'art poétique. L'éclat dont elle resplendissait, balisant de signaux aveuglants l'espace de nos cillements, désamorca toute répétition thaumaturgique au grand dam des épigones. En sorte que, même galvanisant nos énergies au coin de ferveurs inédites, la Négritude ne remédia nullement à notre trouble esthétique. Il se peut même qu'elle ait, quelque temps, aggravé notre instabilité identitaire, nous désignant du doigt le syndrome le plus pertinent de nos morbidités : le déport intérieur, le mimétisme, le naturel du tout-proche vaincu par la fascination du lointain, etc., toutes figures de l'aliénation. Thérapeutique violente et paradoxale, la Négritude fit, à celle d'Europe, succéder l'illusion africaine. Originellement saisie du vœu de nous domicilier dans l'ici de notre être, elle fut, aux premières vagues de son déploiement, marquée d'une manière d'extériorité : *extériorité d'aspirations* (l'Afrique mère, Afrique mythique, Afrique impossible), *extériorité de l'expression de la révolte* (le Nègre avec majuscule, tous les opprimés de la terre), *extériorité d'affirmation de soi* (nous sommes des Africains)³. Inconcevable moment dialectique. Indispensable cheminement. Terrible défi que celui d'en sortir pour enfin bâtir une nouvelle synthèse, elle-même provisoire, sur le parcours ouvert de l'Histoire, notre histoire.

Épigones de Césaire, nous déployâmes une écriture engagée, engagée⁴ dans le combat anticolonialiste, mais, en conséquence, engagée aussi hors de toute vérité intérieure, hors de la moindre des esthétiques littéraires. Avec des cris. Avec des haines. Avec des dénonciations.

Avec de grandes prophéties et des concepts savants. En ce temps-là, hurler fut bon. Être obscur fut signe de profondeur. Chose curieuse, cela fut nécessaire et nous fut bienfaisant. Nous y tétions comme sous une mamelle de tafia. Cela nous libérait d'un côté, nous enchaînait de l'autre en aggravant notre processus de francisation. Car si, dans cette révolte négriste, nous contestions la colonisation française, ce fut toujours au nom de généralités universelles pensées à l'occidentale et sans nul arc-boutement à notre réalité culturelle⁵. Et pourtant, la Négritude césairienne permit l'émergence de ceux qui allaient nommer l'enveloppe de notre mental antillais : abandonnés dans une impasse, certains durent sauter par-dessus la barrière (comme le fit l'écrivain martiniquais Édouard Glissant), ou demeurer sur place (comme le firent beaucoup) à tourner aux alentours du mot *Nègre*, à rêver d'un étrange monde noir, à s'aliéner de dénonciations (de la colonisation ou de la Négritude elle-même) qui tournèrent bientôt à vide, dans une écriture véritablement en suspension⁶, hors sol, hors peuple, hors lectorat, hors toute authenticité, sinon de manière incidente, partielle ou accessoire.

Avec Édouard Glissant nous refusâmes de nous enfermer dans la Négritude, épelant l'Antillanité⁷ qui relevait plus de la vision que du concept. Le projet n'était pas seulement d'abandonner les hypnosés d'Europe et d'Afrique. Il fallait aussi garder en éveil la claire conscience des apports de l'une et de l'autre : en leurs spécificités, leurs dosages, leurs équilibres, sans rien oublier ni oublier des autres sources, à elles mêlées. Plonger

donc le regard dans le chaos de cette humanité nouvelle que nous sommes. *Comprendre ce qu'est l'Antillais*. Percvoir ce que signifie cette civilisation caribéenne encore balbutiante et immobile. Avec Depestre, embrasser cette dimension américaine, notre espace au monde. À la suite de Frantz Fanon, explorer notre réel dans une perspective cathartique. Décomposer ce que nous sommes tout en purifiant ce que nous sommes par l'exposé en plein *soleil de la conscience* des mécanismes cachés de notre aliénation. Plonger dans notre singularité, l'investir de manière projective, rejoindre à fond ce que nous sommes... sont des mots d'Édouard Glissant. L'objectif était en vue, pour appréhender cette civilisation antillaise dans son espace américain, il nous fallait sortir des cris, des symboles, des comminations fracassantes, des prophéties déclamatoires, tourner le dos à l'inscription fétichiste dans une universalité régie par les valeurs occidentales, afin d'entrer dans la minutieuse exploration de nous-mêmes, faite de patiences, d'accumulations, de répétitions, de piétinements, d'obstinations, où se mobiliseraient tous les genres littéraires (séparément ou dans la négation de leurs frontières) et le maniement transversal (mais pas forcément savant) de toutes les sciences humaines. Un peu comme en fouilles archéologiques : l'espace étant quadrillé, avancer à petites touches de pinceau-brosse afin de ne rien altérer ou perdre de ce nous-mêmes enfoui sous la francisation.

Mais les voies de pénétration dans l'Antillanité n'étant pas balisées, la chose fut plus facile à dire qu'à faire. Nous tournâmes longtemps autour, porteurs du désarroi

des chiens embarqués sur une yole. Glissant lui-même ne nous y aidait pas tellement, pris par son propre travail, éloigné par son rythme, persuadé d'écrire pour des lecteurs futurs. Nous restions devant ses textes comme devant des hiéroglyphes, y percevant confusément le frémissement d'une voie, l'oxygène d'une perspective. Soudain, pourtant, avec son roman *Malémort* (par l'alchimie du langage, la structure, l'humour, la thématique, le choix des personnages, le rejet des complaisances) il opéra le singulier dévoilement du réel antillais. De son côté, opérant aux premiers bourgeonnements d'une créolistique recentrée sur ses profondeurs natives, l'écrivain haïtien Frankétienne se fit, dans son ouvrage *Dézaïf*, le forgeron et l'alchimiste tout à la fois de la nervure centrale de notre authenticité : le créole recréé par et pour l'écriture. En sorte que ce furent *Malémort*⁸ et *Dézaïf*⁹ – étonnamment parus dans la même année 1975 – qui, dans leur interaction déflagrante, débloquent pour les nouvelles générations, l'outil premier de cette démarche de se connaître : *la vision intérieure*.

Créer les conditions d'une expression authentique supposait l'exorcisme de la vieille fatalité de l'extériorité. N'avoir sous la paupière que les pupilles de l'Autre invalidait les démarches, les procédés et les procédures les plus justes. Ouvrir les yeux sur soi-même à la manière des régionalistes ne suffisait pas. Porter le regard sur cette culture « *fondal-natal* » afin de ne pas priver notre créativité de son essentiel, à l'instar des indigénistes haïtiens, n'était pas suffisant. Il fallait nous laver les yeux : retourner la vision que nous avions de notre

réalité pour en surprendre le vrai. Un regard neuf qui enlèverait notre naturel du secondaire ou de la périphérie afin de le replacer au centre de nous-mêmes. Un peu de ce regard d'enfance, questionneur de tout, qui n'a pas encore ses postulats et qui interroge même les évidences. Ce regard libre se passe d'auto-explications ou de commentaires. Il est sans spectateurs extérieurs. Il émerge d'une projection de l'intime et traite chaque parcelle de notre réalité comme un événement dans la perspective d'en briser la vision traditionnelle, en l'occurrence extérieure et soumise aux envêtements de l'aliénation... C'est en cela que la vision intérieure est révélatrice, donc révolutionnaire ¹⁰. Réapprendre à visualiser nos profondeurs. Réapprendre à regarder positivement ce qui palpite autour de nous. La vision intérieure défait d'abord la vieille imagerie française qui nous tapisse, et nous restitue à nous-mêmes en une mosaïque renouvelée par l'autonomie de ses éléments, leur imprévisibilité, leurs résonances devenues mystérieuses. C'est un bouleversement intérieur et sacré à la manière de Joyce. C'est dire : une liberté. Mais, tentant vainement de l'exercer, nous nous aperçûmes qu'il ne pouvait pas y avoir de vision intérieure sans une préalable acceptation de soi. On pourrait même dire que la vision intérieure en est la résultante.

La francisation nous a forcés à l'autodénigrement : lot commun des colonisés. Il nous est souvent difficile de distinguer ce qui, en nous, pourrait faire l'objet d'une démarche esthétique. Ce que nous acceptons beau en nous-mêmes c'est le peu que l'autre a déclaré beau. Le

noble est généralement ailleurs. L'Universel aussi. Et c'est toujours au grand large que notre expression artistique s'en est allée puiser. Et c'est toujours ce qu'elle rapportait du grand large qui a été retenu, accepté, étudié, car notre idée de l'esthétique fut ailleurs. Que vaut la création d'un artiste qui refuse en bloc son être inexploré? Qui ne sait pas ce qu'il est? Ou qui l'accepte difficileusement? Et que vaut la vision du critique qui se trouve englué dans les mêmes conditions? Notre situation a été de porter un regard extérieur sur la réalité de nous-mêmes refusée plus ou moins consciemment. En littérature, mais aussi dans les autres formes de l'expression artistique, nos manières de rire, de chanter, de marcher, de vivre la mort, de juger la vie, de penser la déveine, d'aimer et de parler l'amour, ne furent que mal examinées. Notre imaginaire fut oublié, laissant ce grand désert où la fée Carabosse assécha Manman Dlo. Notre **richesse bilingue** refusée se maintint en douleur diglossique. Certaines de nos traditions disparurent sans que personne ne les interroge ¹¹ en vue de s'en enrichir, et, même nationalistes, progressistes, indépendantistes, nous tenâmes de mendier l'Universel de la manière la plus incolore et inodore possible, c'est-à-dire dans le refus du fondement même de notre être, fondement qu'aujourd'hui, avec toute la solennité possible, nous déclarons être le vecteur esthétique majeur de la connaissance de nous-mêmes et du monde : *la Créolité*.